

CESARE

Guy EVRARD

Guy EVRARD

Cesare

© Guy EVRARD, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1028-9

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

PROLOGUE

C'est un de mes oncles qui me raconta cette histoire, ça me paraissait très fantasque mais il en avait partiellement été témoin et je ne voyais pas comment ne pas le croire, lui, un paysan né dans l'ancienne Hongrie avant la guerre de quatorze, devenu slovène en 1920, il n'avait rien du fanfaron ni du bonimenteur.

Pour situer les choses, j'allais régulièrement dans ma famille, côté maternel, au début des années soixante-dix. J'avais découvert à l'âge de vingt ans, le village de ma mère, situé dans la région du Prekmurje ainsi que les membres de notre famille bien que celle-ci fût éparpillée aux quatre coins du monde. Les raisons de cette émigration familiale étaient liées aux conséquences de la guerre de quatorze avec la redéfinition des frontières de la Hongrie. En clair, ma mère comme toute sa famille se retrouvèrent juste derrière le tracé de la frontière, à quelques kilomètres et entrèrent au royaume des serbes, croates et slovènes à la suite du traité de Trianon en 1920. Ils durent accepter et apprendre une nouvelle langue, chose qui ne se fit pas sans difficultés. Ma mère ne parla jamais un seul mot de serbo-croate, pas plus de slovène et ne l'apprit jamais, les enfants refusant tout apprentissage d'une autre langue que la leur. Dans les années soixante-dix quand j'allais dans son village, seul le hongrois était parlé bien que les jeunes générations comme mes cousins germains parlaient les deux langues. Une autre raison de cette émigration pouvait être liée au dénuement dans lequel se trouvait la paysannerie bien que je n'entendis jamais ma mère évoquer une quelconque misère, mon grand-père faisait du vin qu'il vendait aux tavernes après avoir réglé sa « dîme » non pas à l'église ou au temple mais au seigneur selon elle, qui n'était rien d'autre qu'un grand propriétaire terrien. Tout cela me faisait penser à une organisation féodale qui avait beaucoup de difficultés pour évoluer malgré les coups de semonce de l'éphémère république des conseils de Bela Kun en 1919.

Cet oncle, Adam de son prénom, avait travaillé en France avant la dernière guerre, plus précisément comme manutentionnaire dans une usine de papeteries à Persan-Beaumont, à une cinquantaine de kilomètres au nord de Paris. Il parlait un français certes approximatif mais délicieux avec son accent hongrois. C'est

donc lui qui me raconta cette histoire d'un membre de notre famille, un certain János, qui devait le rejoindre pour travailler avec lui aux papèteries. Il devait pour cela prendre le Simplon-Orient-Express à Ljubljana jusqu'à Paris. Or il ne le voyait pas arriver et plus personne n'avait de nouvelles de lui jusqu'à ce mois de mars 1937 où il vint taper à la porte du baraquement de mon oncle. Près d'un an sans nouvelles et János était là, visiblement amaigri, le visage buriné et il tirait un cochon, de taille modeste certes, un cochon-nain, visiblement aussi fatigué que son maître. Le père de János avait écrit à mon oncle qu'il était parti avec son cochon-nain, mais qu'il ne pourrait pas aller bien loin, impossible de voyager avec un tel animal sauf par la route et encore.

Mais pourquoi vouloir voyager avec un cochon-nain ? lui avais-je demandé. Mon oncle était persuadé qu'il ne voulait pas le voir pendu par les pattes et saigner d'un coup de couteau comme tous ses congénères. Il me raconta que lui ne tuait pas le cochon mais un des membres de notre famille, un certain Kalman, était tueur et également grand buveur. D'ailleurs il avait beaucoup d'anecdotes sur lui. Kalman, plutôt fanfaron, était venu également travailler durant un temps en France et racontait à qui voulait l'entendre avoir pris un jour le métro à la station Pigalle avec un cochon, sans toutefois préciser sa corpulence. J'avais quelques difficultés à le croire mais c'était avant-guerre, donc il y a longtemps et pourquoi ne pas le croire, j'imaginais les parisiens hilares ou hurlant, un vendredi ou un samedi soir en voyant un homme pousser un cochon pour le faire entrer dans un wagon. Une autre fois, il me raconta que la veille d'un Noël, au début des années trente, avant qu'il ne vienne en France pour travailler, ce fameux Kalman avait invité toute la famille pour participer au dépeçage du cochon sauf que celui-ci se sauva dans la forêt. Il faut dire qu'il faisait très froid, ils avaient tous parcouru des kilomètres dans la neige pour arriver au village et ils burent abondamment de la pálinka pour se réchauffer. Le résultat, c'est qu'ils étaient tous saouls et le cochon n'eut pas de mal à leur échapper. Toute la nuit de Noël, ils passèrent leur temps à le chercher et au petit matin, ils l'attrapèrent enfin. L'aventure se termina ainsi pour ce malheureux cochon, pendu par les pieds, hurlant jusqu'à la mort avec une lame scintillant sous ses yeux, prête à le saigner. Pour mon oncle, János connaissait le sort qu'on réservait au cochon, pire, vu sa taille, il serait rôti sur un lit de braises comme un cochon de lait. Mais il n'y avait pas que ça et j'allais extraire de nos conversations des éléments plus précis.

Chaque fois que je parlais avec cet oncle Adam, nous étions installés sous une tonnelle, dans la cour de sa ferme, très rudimentaire au passage. Il revenait des champs, épuisé par le soleil et la dureté du travail de la terre. Parfois un de mes cousins, Gyula, une force de la nature, venait l'aider quand il pouvait avoir le tracteur de la coopérative agricole, c'était une délivrance pour lui.

Il me parlait tout en fumant quelques cigarettes, la « toute cousue » comme il disait, ce qui était selon son passage aux papèteries, une invention des patrons pour empêcher les ouvriers de se les rouler. Je regardais de cette tonnelle tout en fumant avec lui, le toit rouge des maisons disséminées dans cette campagne vallonnée qui se fondait avec la nature très verdoyante. Je trouvais toujours une belle harmonie de couleurs dans ce paysage simple et tranquille comme il en existe bien souvent mais je ne me lassais pas de regarder cette campagne et d'entendre cet oncle me parler de toute cette époque déjà lointaine.

C'est ainsi que j'appris bien des choses sur le cochon de János. Il était vraiment nain, c'était une anomalie et le père de János avait voulu s'en débarrasser. Avec sa couleur foncée comme les cochons d'Asie, il ne ressemblait pas au cochon rose qu'on trouvait en Europe, sa taille et sa couleur au milieu d'une portée parfaitement traditionnelle, c'était une énigme génétique, personne ne comprenait. Il finit par le laisser à son fils, János encore bien jeune, qui se chargea d'en faire un animal de compagnie, libre de se déplacer dans la ferme, dormir à l'étable, et l'éduqua pour qu'il reste toujours propre, se rappelait-il. Il ajouta qu'il était très drôle et faisait rire tous les gamins du village, János le faisait sauter dans un cercle comme au cirque ou le faisait tourner autour de lui, à pleine vitesse, bref c'était devenu l'attraction. Il l'appelait Cesare, drôle de nom pour un cochon de petite taille, à la peau foncée, ça ne collait pas très bien mais à force de mener mon enquête, j'appris que celui qui le surnomma ainsi, était un vagabond qui passait souvent les mois d'hiver chez le père de János, l'aidant à faire des paniers en osier pour les vendre sur les marchés. Il repartait au printemps pour aller travailler comme ouvrier agricole en Istrie ou en Carinthie. Il parlait plusieurs langues dont l'italien et il avait appris un peu de vocabulaire à János, sans doute il lui avait parlé de César, empereur romain, César..., ça avait dû leur plaire bien que le cochon de János n'eût certainement rien à voir avec la stature d'un empereur romain, il était bien trop petit pour accéder à ce rang, ce fut néanmoins Cesare.

Durant les mois d'hiver, János et Cesare étaient parfois assis ensemble sur un

tronc d'arbre, face à la maison, vers midi, quand le soleil donnait un peu de chaleur et la lumière scintillait à travers les branchages des conifères proches de la maison. À cette époque, les saisons étaient bien marquées avec des étés chauds et des hivers froids, de la neige de novembre à mars selon un autre oncle qui n'avait jamais quitté la ferme, le seul de ma famille à ne pas avoir émigré même quelques années comme la plupart de ses membres. Pour lui, le climat avait changé avec des saisons moins tranchées et il avait fini par abandonner la viticulture par manque de soleil. Lui aussi se rappelait bien de János et de son cochon. Et surtout il avait dit à son père de ne pas le laisser partir travailler en France pour rejoindre Adam à l'usine de papèteries, c'était trop dur pour lui, pousser des rouleaux énormes jusqu'au quai de la gare comme lui avait écrit Adam, « János est trop fragile, trop frêle, il ne tiendra pas le coup ». Il n'avait sans doute pas tort. D'après les photos que j'avais pu consultées, János était de taille moyenne et surtout très mince, presque menu, c'est sûr, il n'avait pas le physique, bien loin de ceux que je pouvais rencontrer au village, souvent bien bâtis et secs, sans extra. Le travail dans les champs était encore rudimentaire au début des années soixante-dix quand j'allais là-bas, tout se faisait en partie sans mécanisation, à la main, ce qui exigeait de la force, de l'endurance, de la précision. Je pouvais voir la rapidité avec laquelle ils fauchaient un champ, les femmes aidant à faire les bottes, jusqu'aux lueurs du soir et à deux kilomètres, la plaine de la Hongrie s'étendait, sous la surveillance d'un soldat du haut de son mirador, qui avait toujours l'air de s'ennuyer.

Malgré mon questionnement que je temporisais pour ne pas apparaître trop dérangeant, je n'arrivais pas à avoir d'informations précises sur le périple de János. Mon oncle Adam répondait vaguement aux questions, il savait qu'il était resté quelques temps en Italie, à Milan avant de passer en France pour se retrouver au cœur de la Savoie près de la frontière suisse et y séjourna durant la période hivernale. János était resté très discret sur son périple au cœur de l'Europe, c'est ce que j'avais fini par comprendre. Je n'en sus pas plus et lorsque je revins deux ans après, je n'insistais pas, Adam souffrait d'un cancer des poumons et il s'acheminait lentement vers sa fin de vie.

C'était un mystère, je possédais peu d'informations et inutile de demander à l'intéressé, János était mort depuis longtemps, dans un accident idiot, un jour de forte chaleur, en Autriche, là où il avait émigré après la guerre. Il avait fait une hydrocution en se baignant dans le lac de Wörthersee, lui qui avait dû vivre des moments difficiles, relativement aguerri, s'était laissé tenter en plongeant tête

baissée, pour se rafraîchir, me racontaient ses parents, sanglotant encore, tout en me montrant une photo de lui prise avec sa jeune épouse. Je pouvais voir en arrière-plan la ferme autrichienne où il travaillait, une vie certainement heureuse brisée en quelques secondes.

Cette histoire était close, je n'avais rien à ajouter et je ne pouvais pas continuer à essayer d'avoir plus d'informations, quelqu'un à qui il aurait raconté son périple et puis mon hongrois était très insuffisant et en dehors de mon oncle Adam, personne ne parlait le français suffisamment bien, quant à ma mère, elle ne se voyait pas faire le tour du village et solliciter d'éventuels témoins, elle préférait faire de la cuisine avec ses sœurs et cousines.

Des années ont passé sans que je revienne sur cette histoire. J'attendais que le temps finisse par classer tout ça au rayon des souvenirs comme bien d'autres choses. Parfois j'entendais la voix de cet oncle Adam qui me parlait avec son accent bien spécifique et je riais tout seul, l'officier russe qui squatta leur lit durant la dernière guerre et obligea, ma tante, lui et toute sa famille à dormir dans l'étable, ses bottes qu'il devait cirer tous les matins après avoir copieusement craché dessus, les bonnes doses de pálinka qu'il lui filait chaque matin pour qu'il aille rapidement rejoindre le théâtre des opérations avec son aide de camp. Ils revenaient le soir complètement torchés et repartaient aux aurores après avoir fait le niveau (Je n'ai jamais compris ce que pouvait bien faire cet officier russe dans le lit de ma tante et de mon oncle, même si la région du Prekmurje où était la famille de ma mère devait être à nouveau sous domination hongroise à la suite des accords entre l'amiral Hörtly et Hitler en 1940. Cela reste un mystère pour moi). C'était drôle de l'entendre raconter ces anecdotes avec son français, il imitait aussi les chasseurs italiens accompagnés de leurs compagnes, qui tiraient dans tous les sens, criant, hurlant, riant, buvant lorsqu'il les emmenait chasser le sanglier en forêt, avec des résultats plutôt médiocres malgré les efforts de Gyula, mon cousin, qui essayait de débaucher des sangliers et de les placer au plus près des chasseurs, sans grande réussite semblait-il. Tout ça était bien loin de la confusion parisienne dans laquelle je vivais, c'était comme un monde à l'autre bout du temps, encore blotti dans une ancienne époque, à mi-chemin entre l'empire austro-hongrois, dorénavant éclaté et la Yougoslavie, fière de ne pas avoir cédé à Staline et novatrice avec ses organisations autogérées qui faisaient rêver les socialistes français. C'est bien plus tard que cette histoire me revint, après avoir résisté à l'érosion du temps. Elle me revenait parfois lors de mes nuits d'insomnie. Qu'est-ce qu'il avait bien

pu faire durant plus d'un an ? Qui avait-il rencontré en Italie et qu'avait-il fait au cœur de la Savoie en plein hiver, peu de temps avant la guerre ? J'imaginai et tout cela disparaissait avec l'engourdissement du sommeil. Je n'avais que des bribes et une vague connaissance de ce que fut cette époque. J'étais persuadé qu'il avait franchi sans le vouloir les frontières dans lesquelles la majorité des hommes évolue, c'est-à-dire son milieu d'origine et pour sa part, son univers était limité à celui de la paysannerie, donc rien à voir avec le monde urbain, instruit et il n'aurait jamais voulu en parler par pudeur ou pour éviter un afflux de questions ou tout simplement pour garder le silence et se taire comme après une période qu'on veut garder pour soi. Je n'avais donc qu'à imaginer, mettre des mots en essayant de combler ce vide, cette impasse de la réalité, je n'avais pas d'autre choix que de raconter à sa place.

János quitta son village à l'aube d'un jour d'avril 1936. Il n'avait sans doute aucune conscience des secousses telluriques avec la montée du national-socialisme en Allemagne, pas plus du fascisme de Mussolini, il devait connaître seulement les révoltes des paysans hongrois de sa région à l'issue de la guerre de quatorze lorsqu'ils voulurent créer la république du Prekmurje, là où il était né, révolte des paysans catholiques, qui demandaient leur rattachement à la Carinthie, et qui se termina par une répression sévère de l'armée hongroise sous les ordres du gouvernement communiste de Bela Kun.

C'est par ce jour de printemps qu'il partit, après avoir fait ses adieux à ses parents. Ils avaient tous la boule au ventre et pleuraient, il s'enfonça dans la forêt tout en faisant des grands signes en se retournant et quand il ne vit plus son village, il fit un petit crochet pour retrouver Cesare qui mangeait des racines tranquillement dans un enclos, il l'embrassa et lui dit :

— Viens mon Cesare, je ne peux pas te laisser seul ici, tu vas t'ennuyer, personne ne pourra s'occuper de toi et tu vas terminer pendu par les pattes, en grillades ou en pâtés.

Et ils descendirent ainsi dans la vallée tandis que le jour s'étirait. János devait prendre le taxi avec l'instituteur qui emmenait sa fille à Maribor pour témoigner dans un procès. Elle était le seul témoin à avoir croisé le garde-chasse, accusé d'avoir tué de plusieurs coups de fusil son épouse et son amant, pris en flagrant délit. János prit place à côté de la jeune fille, son père avait râlé à la vue de Cesare mais le chauffeur de taxi se mit à rire en le voyant. Pour la peine, il voyagerait à côté du chauffeur, tandis qu'ils se serreraient à trois à l'arrière du taxi, ce qui était loin d'être confortable. Le voyage n'était pas si long, quatre-vingt kilomètres, seulement la route n'était pas très facile sur le tronçon jusqu'à Maribor. Il fallait s'arrêter de temps en temps, vérifier que tout allait bien, pas de pneus abîmés et l'instituteur répétait à la jeune fille

— Surtout tu ne dévies pas de ce que tu as dit aux policiers, tu l'as vu entrer dans la forêt avec son fusil à l'épaule et au bout de quelques minutes, quand tu passais à la hauteur du temple, tu as entendu des coups de feu provenant de la forêt, tu réponds aux questions, ils vont te demander ce que tu faisais, tu leur dis la vérité, tu étais parti chercher des giroles, c'est en revenant que tu as vu le garde-chasse, ne te laisse pas impressionner, il n'a rien avoué et il niera toujours bien que tout l'accable, je le connais, c'est un solitaire, il ne parlera pas.